

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

V.

— Si vous voulez y mettre le prix, j'ai votre affaire... une

petite maison sur caves et cuisine avec perron de cinq marches... salle à manger et salon au rez-de-chaussée... deux chambres à coucher et une chambre à l'étage... le tout frais et coquet, au milieu d'un jardin clos de murs... C'est dans la plaine, au bout d'une rue... un vrai désert... ni bruit, ni mouvement...

— Voilà ce qu'il me faut... combien cette maison ?

— Loueriez-vous pour l'année ? demanda le restaurateur.

— Pour l'année, oui, répondit Léopold.

— Ce serait alors dix-huit cents francs, tout meublé, linge fourni.

— Le prix me convient... Allons visiter...

— Je vous prévins d'avance que dans cette saison ça ne vous paraîtra pas gai...

— Je m'y attends bien, mais peu m'importe... Pourvu que je sois tranquille il ne me faut pas autre chose.

— Alors, je me munis des clefs et en route.

L'ex-réclusionnaire acheva son grog, alluma un cigare et suivit Baudry.

— C'est dans la rue du Cap... dit ce dernier, au numéro 37...

— Cette indication ne signifie rien pour moi... je ne connais pas le pays...

On atteignit en moins de vingt minutes la rue en question

et on arriva en face du numéro désigné.

— C'est solide ! reprit le guide en désignant la porte massive du jardin. Rien à craindre des voleurs... Du reste il n'y en a point de nos côtés... Les murs sont d'une bonne hauteur,

et voici une sonnette qui fait un bruit d'enfer.

En disant ces paroles Baudry saisit la chaîne et agita la cloche dont les vibrations métalliques déchirèrent le tympan de Léopold.

— Sapristi ! s'écria-t-il en riant. Cela doit s'entendre de loin.

— Il faut ça... La maison est tout au fond. Cent mètres de longueur de jardin.

Le restaurateur avait ouvert la porte.

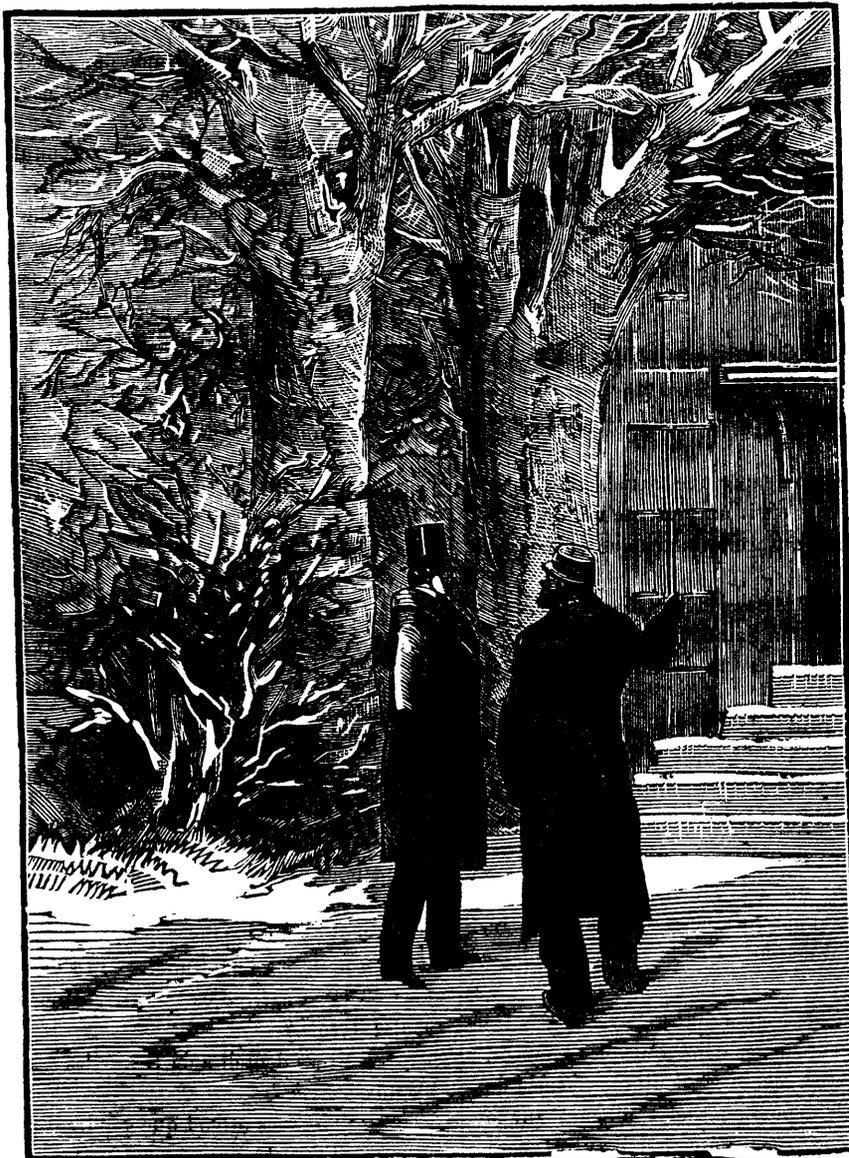
— On est venu la voir avant-hier, fit-il ; j'étais prévenu d'avance et j'ai envoyé relever la neige de la grande allée.

En effet la neige, qui couvrait partout la campagne, avait été rejetée à droite et à gauche, laissant libre un étroit sentier. Au bout de l'allée se trouvaient les cinq marches conduisant à l'entrée principale et abritées par une marquise. Les deux hommes entrèrent.

Le mobilier était simple, mais fort convenable. Des persiennes doublées de tôle semblaient défier les voleurs.

Un escalier tournant accédait à la cuisine en sous-sol depuis le vestibule, sur lequel s'ouvraient les portes du salon et de la salle à manger. Léopold descendit l'escalier.

Un volet extérieur percé de trous fermait l'étroite fenêtre donnant du jour à la cuisine. La neige amassée au dehors contre



— C'est solide ! reprit le guide en désignant la porte du jardin...

la muraille couvrait presque entièrement ce volet.

Après un rapide examen, il remonta et visita de façon superficielle le rez-de-chaussée et le premier étage.

— Eh bien ? lui demanda Baudry. Cela vous va-t-il ?

— Parfaitement ! Quand peut-on venir habiter ?

— Dès que vous aurez signé l'acte de location.

— Puis-je le signer chez vous tout à l'heure ?

— Impossible. Le propriétaire demeure à la Varenne-Saint-Maur... J'irai le trouver demain matin en lui portant vos nom et prénoms... Il dressera et signera les actes dont l'un vous sera remis, et vous signerez l'autre...

— Très bien !

— Vous savez qu'il faut payer six mois d'avance... C'est l'usage, et d'ailleurs cela évite d'aller aux informations...

— Je puis vous laisser aujourd'hui la somme, contre votre reçu...

— Inutile... Revenez après-demain ; nous terminerons l'affaire et je vous donnerai les clefs...

— Entendu...

Ce retard contrariait Léopold, mais il n'existait aucun moyen de l'éviter.

On retourna au restaurant du bord de l'eau. Baudry ouvrit un registre, prit une plume et dit :

— Veuillez, monsieur, me donner vos nom et prénoms...

— « Isidore Auguste Fradin »... dicta Léopold.

— Votre profession ?

— Mathématicien algébriste...

— Votre domicile actuel ?

— Rue du Dôme, no 23, 16e arrondissement.

— Ça suffit, monsieur...

— Et voici pour le denier à Dieu... reprit Léopold en posant un louis sur la table...

Baudry empocha la pièce d'or avec une satisfaction manifeste, en disant grand merci, et il offrit un verre de vin de Malaga au futur locataire de la rue du Cap. On trinqua et Léopold s'apprêta à partir.

— Vous retournez à Paris ? demanda le restaurateur.

— Oui. Je prendrai le train à Saint-Maur.

— Je vais donc vous passer dans un de mes bateaux ; ça vous évitera un détour.

Dix minutes plus tard l'évadé de Troyes se trouvait à la gare de Saint-Maur-les-Fossés. A six heures, il arrivait à Paris.

Juste à la même heure, Pascal Lantier quittait le train à la gare de Troyes. Il était trop tard pour se présenter au cabinet du procureur de la République.

Le constructeur se fit conduire à « l'Hôtel de la Préfecture, » prit une chambre, dîna à table d'hôte, passa sa soirée au théâtre, rentra, s'endormit, et rêva qu'il mettait la main sur les millions de Robert Vallerand.

Laissons-le dormir et rêver et retournons à Paris.

Neuf heures du soir allaient sonner dans quelques minutes. Léopold se promenait à pas lents devant la boutique fermée de madame Laurier. Il attendait depuis un quart d'heure sur le trottoir, mademoiselle Zénaïde et, selon son calcul, il avait encore dix minutes à attendre... En conséquence, il s'armait de patience.

Brusquement il fit volte-face en se dirigeant vers la chaussée afin d'éviter d'être vu. Le misérable venait d'apercevoir la fille de Marguerite sortant de la maison en compagnie d'une jeune femme. Cette jeune femme était Zirza, qui venait prendre

Renée, ainsi que cela avait été convenu avec Paul Lantier et Jules Verdier.

Les deux amies filaient d'un pas rapide et se perdirent bientôt au milieu des passants.

Léopold revint à son poste. Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis le trottoir apparut sur le seuil de l'allée.

La précoce gamine fit halte, décrocha ses boucles d'oreilles, les plaça dans leur érin et glissa cet érin dans la poche de sa robe.

Ceci fait, elle partit au petit trot sans avoir remarqué Léopold.

Ce dernier la suivit de près, mais il attendit pour l'aborder qu'elle eût traversé la place de la Bastille et qu'elle fût dans le faubourg Saint-Antoine.

Zénaïde arriva devant la boutique du bijoutier que nous connaissons. Les bijoux étalés exerçaient plus que jamais sur elle une attraction irrésistible. Elle s'arrêta, les yeux agrandis. Léopold s'approcha d'elle.

— Est-ce que mademoiselle Zénaïde trouve quelque chose qui lui plaise derrière le cristal de ces vitres ? lui demanda-t-il en riant...

La gamine se retourna, le reconnut, lui sourit, et s'écria :

— Tiens, c'est vous, monsieur !...

— Comme vous voyez, et très désireux de vous être agréable en vous offrant un petit bijou quelconque...

— Vous êtes bien aimable, monsieur, mais ce sera pour un autre jour... Je ne suis pas ambitieuse... Je regardais par habitude... Je file au galop... Maman m'a bien recommandé de rentrer de bonne heure...

— Eh bien ! mademoiselle Zénaïde, marchons...

La gamine cligna de l'œil.

— Bah ! fit elle. Est-ce qu'il y a quelque chose que vous voulez savoir ?

— Peut-être...

— Alors, vous allez me questionner ?...

— Si vous voulez bien me répondre...

— Mais, pourquoi donc pas ? Vous êtes gentil avec moi... je serai gentille avec vous...

— Eh bien, à défaut de bijou acceptez ceci... Ce sera pour vous acheter une robe...

Et Léopold mettait deux louis dans la main de la fillette.

— Oh ! monsieur... murmura Zénaïde toute rouge de joie. Qu'est-ce que maman dira ?

— Pas un mot, car vous trouverez moyen de lui faire un joli petit mensonge qu'elle gèbera le mieux du monde...

— Monsieur, je ne saurais pas mentir...

— Rien n'est plus facile, cependant... Vous essayerez et vous en prendrez l'habitude... On s'y fait très vite...

— C'est ça... J'essayerai... Monsieur, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Si les dentelles de Bruxelles sont arrivées ou arriveront bientôt...

— On ne les attend que vendredi ou samedi...

— Si tard !

— Oui, monsieur... La patronne a reçu ce matin une dépêche... Elle a fait prévenir aussitôt madame Bertin...

Léopold tressaillit.

— Qui lui a-t-elle envoyé ?... demanda-t-il vivement

— Un commissionnaire chargé d'une lettre...

L'évadé de Troyes respira.

— Ainsi, reprit au bout d'un instant l'ex-réclusionnaire, la dépêche de Belgique annonce l'arrivée des dentelles pour vendredi ?

— Oui, répliqua le trottin, et la patronne ne compte pas les recevoir avant samedi ?

— Très bien... Maintenant une autre question...

— Faites, monsieur...

— Quelle est la jeune dame qui est sortie tout à l'heure avec mademoiselle Renée ?

— Une de ses amies... une ouvrière fleuriste que je ne crois pas très travailleuse, mamzelle Isabelle, plus connue sous le nom de Zirza la Blonde... Elle venait la chercher.

— Pour la conduire où ?

— Ça, monsieur je n'en sais rien...

— Merci, mon enfant, et bonsoir !

— Bonsoir, monsieur !...

Léopold quitta Zénaïde. La gamine, aussitôt qu'elle fut seule, noua dans un angle de son mouchoir les deux pièces de vingt francs en se disant :

— Plus souvent que j'en parlerai chez nous ! Maman me la prendrait pour aller chez le boulanger. C'est ça qui ne serait pas à faire !

Et elle repartit au petit trot dans la direction du legis-mamel.

L'évadé de Troyes regagnait la rue de Navarin en cherchant un plan dont la réussite lui semblât certaine.

VI.

Jarrelonge avait battu le pavé de Paris pendant toute la journée, marchant à l'aventure et guidé par le vague espoir de rencontrer Léopold. Il s'était rompu les jambes à parcourir les boulevards et les grandes voies de communication.

Le soir venu, il retourna lentement à son domicile, acheta quelques provisions, rentra chez lui, bourra son poêle et se mit à dîner.

La demie après huit heures sonnait au moment où il terminait son repas.

— Il est trop tôt pour me coucher... se dit-il, je vais acheter la lecture des Souvenirs du comte de Terrys.

Après avoir tiré le volume du double fond du placard, il le posa devant lui, arrangea sa lampe à pétrole de manière à obtenir la plus grande somme possible de lumière, reprit sa lecture et il l'avait laissée, c'est-à-dire aux quelques lignes écrites à l'encre rouge, et il allait s'absorber dans l'étude du précieux manuscrit, mais la fatigue lui ferma les yeux ; ses coudes s'appuyèrent sur la table, sa tête sur ses mains : il dormait. Un bruit de pas le tira de son assoupissement.

— Ce doit être ma voisine qui rentre... pensa-t-il. On dit qu'elle n'est pas seule...

La voix sonore de Zirza retentissait sur le carré.

— On n'y voit goutte, disait la blonde étudiante, Jules, fais craquer une allumette...

Jarrelonge murmura :

— Il y a des hommes... probablement ceux qui accompagnaient hier au soir les deux petites... Ça serait rigolo de les entendre jacasser... Ah ! on ouvre la porte... on entre... on s'informe... Qu'est-ce qu'ils vont ruminer là dedans ?... Les hommes sont minces... Essayons donc d'écouter un peu...

Le libéré quitta sa chaise et appuya son oreille contre la

cloison dont il venait de constater le peu d'épaisseur.

— On parle... fit-il, j'entends...

— Eh ! bien, demandait Zirza, comment trouvez-vous le nid de notre tourterelle ?

— Charmant ! répondit Paul, cet arrangement si simple est d'un goût exquis.

Jarrelonge pensa :

— L'homme qui jabotte est le particulier qui m'a donné la chasse en sortant du Châtelet. Je reconnais sa voix.

— Il ne s'agit pas d'admirer, mes enfants, dit Jules, il s'agit de délibérer... Parlons peu, mais parlons bien... Ici nous sommes à l'abri des oreilles indiscrettes...

Le complice de Léopold eut quelque peine à étouffer un éclat de rire, et dut se contenter d'un geste ironique qui signifiait clairement :

— Compte là-dessus, mon bonhomme !

Jules poursuivit :

— Que Paul s'explique et apprene à Renée ce qu'il a résolu de faire...

— Je sais déjà par Zirza que vous avez continué vos recherches, dit à son tour la fille de Marguerite.

— Oui, chère Renée, et j'ai la certitude d'avoir découvert l'individu qui a mis la main sur le sac de madame Ursule, accroché au marchepied du wagon 1326...

— Vous avez suivi ma recommandation, n'est-ce pas, Paul ? Vous avez eu pitié de cet homme ?... Vous ne l'avez pas fait punir ?...

— Tiens ! la petite n'est point rancunière... murmura Jarrelonge, à qui les paroles prononcées dans la pièce voisine arrivaient sourdes et voilées, mais parfaitement distinctes.

Paul reprit :

— Cet individu, un homme d'équipe Belge, a été chassé pour cause de graves irrégularités dans son service. Il n'est plus à Paris.

— Quel parti comptez-vous prendre à son sujet ? demanda Renée.

— Je compte aller le chercher en Belgique et, s'il le faut, le suivre à la piste jusqu'à ce que je le trouve... Vous m'avez dit que le sac de madame Ursule renfermait, outre des billets de banque, des papiers de famille...

— Je n'en ai pas la preuve, mais j'en ai la conviction... Madame Ursule n'aurait point veillé avec tant de soin sur ce sac dont elle ne se séparait jamais, s'il n'avait renfermé qu'un peu d'argent... Il contenait des papiers d'une importance capitale, je le crois fermement, et parmi ces papiers se trouvait la lettre dont m'avait parlé madame Ursule, cette lettre qu'en arrivant à Paris je devais présenter à un notaire dont j'ignore le nom et la demeure...

— Elle devine juste, la petite !... pensa Jarrelonge. Oui, la lettre au notaire s'y trouvait, avec celle que je suis allé porter là-bas, à Maison-Rouge, et que Léopold voudrait bien tenir...

— Eh bien ! continua Paul, si Oscar Loos, le voleur, n'a pas regardé ces papiers comme sans valeur, ce qui est probable puisqu'ils n'étaient point dans le sac, il doit les avoir et il me les vendra, ou tout au moins il pourra me dire, moyennant finances, où il les a mis et ce qu'il faut faire pour en reprendre possession...

— Diable ! murmura Jarrelonge. C'est que c'est vrai, tout de même ! Mauvaise affaire pour nous !

— Et, demanda Renée, où demeure cet Oscar Loos ?...

— A Anvers... rue Vieille-Chaussée, no 31, près de la place

Saint-Jean... Voici l'adresse que l'on m'a donnée à son ancien garni, rue des Récollets.

Jarrelonge allongea la main jusqu'à la table, saisit un crayon et sur un coin de page du manuscrit du comte de Terrys, écrivit :

« Oscar Loos. 31, rue Vieille-Chaussée, près la place Saint-Jean, Anvers. »

Ensuite il se frotta les mains avec des signes non équivoques de satisfaction.

— Paul... cher Paul... murmura la fille de Marguerite d'une voix émue, prenez garde...

— A quoi donc ?

— Poursuivre cet homme qui se cache sans doute... le traquer... lui dire en face que vous connaissez son crime... tout cela est bien dangereux... cet homme est dans son pays, où vous serez, vous, un étranger... Sa haine peut le pousser à tout contre vous...

— Chère Renée, interrompit Paul, ne cherchez point à m'empêcher d'agir, vous le feriez en vain... J'irai à Anvers, je l'ai résolu... je verrai cet homme... mon instinct m'avertit que là seulement je trouverai la clef du mystère qui vous environne, et la piste des misérables qui ont voulu vous tuer... et qui ont assassiné madame Ursule... Ayant une telle conviction, comment voulez-vous que je m'arrête, que j'hésite ? Puis-je calculer froidement les chances bonnes ou mauvaises de mon entreprise, lorsqu'il s'agit de vous, de votre bonheur, de votre avenir ?... Cent fois non ! Dussent des périls de toute nature se dresser sur ma route et m'attendre là bas, je partirai ! La pensée que je travaille pour vous sera mon égide ! !...

Jarrelonge pensait :

— En voilà un don Quichotte ! !... On n'en fabrique guère aujourd'hui des cocos de cet acabit ! !... heureusement...

— Allez donc, mon ami, puisque rien ne peut vous arrêter, balbutia la fille de Marguerite dont les yeux se réaplaissaient de larmes. Je vous attendrai en priant pour vous...

— Protégé par les prières d'un ange tel que vous, qu'aurais-je à craindre ? répliqua Paul.

— Quand partiras-tu ? demanda Jules Verdier.

— Demain... Je me suis informé des heures de départ. Je filerai à sept heures vingt minutes par le premier train. Je serai à Bruxelles à une heure cinquante huit minutes et à Anvers à trois heures... Donc, à moins d'incidents imprévus, rien ne m'empêchera d'être de retour ici dans la soirée d'après-demain...

— Emporteras-tu le sac de madame Ursule ?

— Certes !... En face d'une telle pièce de conviction, le misérable ne pourra nier... ce qu'il ferait peut être sans cela.

Jarrelonge n'écoutait plus. Il s'était assis de nouveau près de la table pour copier l'adresse écrite d'une façon presque illisible sur un coin des « Souvenirs, » et il glissa cette adresse dans son portefeuille.

Ceci fait, oubliant sa fatigue, il revêtit son costume le plus chaud, replaça le manuscrit dans le double fond du placard, y prit de l'or et des billets, se munit d'un couteau à lame forte et tranchante, éteignit sa lampe, et sortit en ayant soin de fermer la porte à double tour. En traversant le carré il entendit remuer les chaises dans la chambre voisine et se dit :

— La conférence est finie... Ils vont partir, mais je pars avant eux et l'excellent jeune homme arrivera trop tard...

Le complice de Léopold descendit rapidement l'escalier, se fit tirer le cordon, arriva sur le trottoir de la rue Beautreillis et

gagna la place de la Bastille au pas gymnastique. Un fier passait.

— Êtes-vous libre ? cria Jarrelonge au cocher.

— Oui, montez...

Jarrelonge sauta dans la voiture.

— Où allons-nous ?

— Au chemin de fer du Nord... et du train... quarante sous de pourboire si nous y sommes à onze heures...

Le cocher enveloppa les flancs de son cheval d'un vigoureux coup de fouet ; puis, s'inspirant d'un souvenir du « Bossu, » répliqua avec l'accent provençal de Vannoy parlant à Laurent :

— As pas peur, ma caille !... nous y serons ou le pont d'Inde crèvera en route ! !

La pauvre bête avait un resto de sang et partit au grand trot...

A onze heures moins cinq minutes le véhicule s'arrêtait dans la cour de la gare du Nord, du côté du départ. Le bandit mit pied à terre, donna cinq francs au cocher et se dirigea vers les guichets où se délivrent les tickets.

— Pour Bruxelles ? Est-il temps encore ? demanda-t-il à un employé

— Oh ! grandement temps ; oui, monsieur... le train y part qu'à onze heures vingt minutes.

Jarrelonge poussa un soupir de satisfaction.

L'employé ajouta :

— Dans cinq minutes le bureau sera ouvert...

— A quelle heure arriverai-je demain à Bruxelles, s'il vous plaît ? ..

— A midi six minutes...

— Bigre !... c'est long !...

— C'est un train omnibus... Vous feriez mieux de prendre l'express de sept heures vingt minutes, demain matin... Vous coucheriez tranquillement à Paris, et vous seriez à Bruxelles à une heure cinquante-huit minutes...

— Meroi, monsieur... dit tout haut Jarrelonge.

Puis, se parlant à lui-même, il ajouta :

— Une heure et demie d'avance sur le jeune homme... C'est ce qu'il me faut, je me fiche de l'express...

Le guichet s'ouvrit. Une dizaine de voyageurs en occupaient déjà les abords. Le libéré prit la file et, quand son tour arriva, se fit délivrer un billet de seconde classe.

A onze heures vingt le train filait vers la Belgique, emportant Jarrelonge.

.....
Pascal Lantier, à « l'Hôtel de la Préfecture » à Troyes, avait pas eu besoin qu'un gargon de service vint le réveiller. Dès huit heures du matin il était debout. A neuf heures il sortit et se rendit au palais de justice pour s'informer de l'heure à laquelle il pourrait voir le procureur de la République.

— Êtes-vous convoqué ? lui demanda le concierge.

— Non, je viens pour affaire...

— Affaire criminelle ? Plainte à formuler ?

— Affaire d'héritage... C'est une insertion faite dans les journaux de Paris qui m'amène...

— Alors, monsieur, je vous donne le conseil d'écrire sur papier timbré une lettre dans laquelle vous expliquerez à M. le procureur de la République les motifs de votre demande d'audience... Revenez à une heure avec cette lettre que je ferai parvenir immédiatement à sa destination, et je vous conduirai au bureau où vous attendrez qu'on vous introduise.

— Grand merci, monsieur... Où trouverai-je du papier timbré ?

— Chez le marchand de tabac près de « l'Hôtel de la Préfecture »...

— C'est là que je loge...

— Une feuille de soixante centimes...

Pascal acheta le papier timbré, rentra à l'hôtel, déjeuna, écrivit sa lettre, la mit sous enveloppe, et retourna au palais de justice à une heure précise.

Le concierge lui servit de guide et l'introduisit dans un bureau où travaillaient deux employés subalternes dont l'un se chargea de porter la lettre au procureur de la République.

Au bout de cinq minutes d'attente, Pascal fut introduit dans le cabinet du substitut. Ce dernier salua le nouveau venu, lui désigna de la main un siège, et lui dit :

— C'est vous, monsieur, qui vous nommez Pascal Lantier ?

— Oui, monsieur...

— C'est la note insérée dans les journaux qui vous amène ?

— Oui, monsieur...

— Comment se fait-il que, vous sachant des droits à l'héritage de feu Robert Vallerand, vous ne vous soyez pas présenté plus tôt ? Vous ignorez donc sa mort ?

— Je la connaissais, monsieur, mais mes relations avec mon oncle étaient peu fréquentes, et n'entendant parler de rien, je supposais qu'il avait disposé par testament d'une fortune dont l'importance m'est inconnue...

Le substitut feuilleta un dossier.

— Quels sont vos prénoms ?

— Louis-Pascal...

— Comment se nommait votre père ?

— Louis Lantier.

— Quand est-il mort ?

— Il y a dix-huit ans.

— Le nom de madame votre mère ?

— Lucie Vallerand.

— Vous avez sans doute apporté des pièces qui permettent de constater légalement votre identité ?

— Oui, monsieur, répondit Pascal en tirant des papiers de sa poche.

— Quelles sont ces pièces ?

— Mon acte de naissance, mon brevet d'ingénieur civil, mon acte de mariage, les actes de mariage et de décès de mon père et de ma mère, et ma carte d'électeur...

— Tout cela était nécessaire... Veuillez me donner ces pièces, à l'exception de votre brevet et de votre carte d'électeur... Je dois les joindre au dossier...

— Les voici, monsieur...

— Autre chose : feu Robert Vallerand avait un autre neveu, M. Léopold Lantier...

— Oui, monsieur... Mon malheureux cousin Léopold a commis jadis des fautes graves, qu'il expie depuis dix-huit ou dix-neuf ans dans une maison centrale, ayant été condamné à perpétuité...

— Qu'il expie, dites-vous ?

— Sans doute...

— Vous ignorez donc son évvasion de la prison de Troyes, où il avait été transféré ?

Pascal joua la surprise :

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

X

LE BILAN DE L'ARGENT.

Elle sortit sans lui répondre, tira avec violence la porte du salon, et monta dans un fiacre.

Elle ne voulait pas attendre que le cocher prit le temps d'attendre.

Bozan de Breuil venait d'envoyer un télégramme à Joséfa afin de lui apprendre que des affaires graves l'empêcheraient de rentrer dîner.

Mme Bozan de Breuil était accoutumée à voir son mari retenu loin d'elle par ses affaires. Elle arrangeait avec Mercédès qui était venue la voir en revenant du Bois, l'emploi de sa journée, quand Mélanie le visage congestionné par l'émotion pénétra dans le boudoir.

— Que savez-vous ? demanda-t-elle, que savez-vous ?

— Sur quoi ? fit Joséfa avec un grand calme.

— Sur la « Société Universelle ».

— Mais rien, ma chère, tout marche comme de coutume, je pense.

— André parle de désastres financiers, de ruine, d'effondrement de la « Société »... Votre mari ?

— Le télégramme que je reçois m'annonce qu'il ne dînera pas, sans me fixer l'heure de son retour.

— Vous le voyez, dit Mélanie, il y a un malheur.

— Oh ! vous vous alarmez vite, ma chère ! Mon mari possède une fortune royale, et quand même cette opération croulerait...

— Mais cette opération est la clef de voûte de sa fortune. La « Société » ruinée, il est perdu comme nous le sommes. André a joué, j'ai joué. Je suis sûre que pas un de mes gens ne garde à cette heure un sou d'économie. C'est horrible ! horrible !

— Ma mère, nous devons envoyer aux informations, dit Mercédès.

Elle tira un cordon de sonnette, et le valet de chambre parut.

— Courez chez M. Lambert, dit-elle, et priez-le de venir tout de suite.

Avant que le valet eût le temps d'exécuter l'ordre de sa maîtresse, la porte s'ouvrit et un jeune homme entra.

Edmond Lambert remplissait auprès de M. Bozan de Breuil les fonctions de secrétaire. Il gardait ses soirées libres, et sauf les jours où il acceptait une invitation à dîner, on ne le voyait point après les heures du bureau.

Le jeune homme semblait complètement abattu.

— Ah ! s'écria Mercédès, mon père vous envoie ?

— Je vous demande pardon, madame la princesse, j'accours de mon propre mouvement pour vous dire...

— Oh ! rassurez-nous, s'écria Joséfa, Mme Gualbert vient de me mettre la mort dans l'âme. Que signifie cette baisse subite des actions de la « Société Universelle » ? La situation est grave ?

— Très grave, madame.

— Où est monsieur ?

— Je ne sais, il semblait avoir la tête perdue. Songez, madame, à la liquidation de la fin du mois. Encore s'il se trouvait

seul compromis ! Mais ses amis le sont autant. Il devra subir leurs reproches, et qui sait...

— Vous êtes effrayant, monsieur Lambert.

— Madame, vous m'avez demandé le vérité.

— Je vous en prie, dit Joséfa, rendez-moi le service de courir à la recherche de mon mari, persuadez-lui de rentrer ici.

— Pauvre homme ! murmura Lambert, quelle doit être son angoisse !

Il sortit laissant ensemble les trois femmes.

Mélanie comprenant qu'elle n'apprendrait rien, prit congé de ses amies.

Dès qu'elle fut seule avec sa fille, Joséfa éclata en sanglots.

A l'idée de perdre une fortune qui était son unique joie, manquant trop de grandeur d'âme pour supporter la mauvaise fortune, elle s'abandonna au désespoir. Mercédès se dominait mieux. Amenée jeune en France, égoïste et froide, elle raisonnait davantage. En ce moment Joséfa était l'enfant et Mercédès la femme. D'ailleurs la petite princesse avait vite fait un raisonnement personnel capable de lui laisser beaucoup de sang-froid. Son père pouvait être ruiné, sans que ce malheur touchât à sa fortune propre. Elle en serait quitte pour offrir à ses parents dans son hôtel un étage qu'elle n'habitait pas.

Bozan de Breuil se tirerait toujours d'affaire. Il était un de ces hommes en qui surgissaient les idées comme les épis dans les sillons. Ses amis l'aideraient. Il s'agissait d'une crise, voilà tout.

Quand Mercédès fut en pleine possession de son sang-froid, elle prit les mains de sa mère, et les tapota doucement pour la calmer, en lui disant :

— Allons, ne te déssole pas. Tout ne saurait être perdu pour un coup de Bourse. Mon père a du talent, du génie, affirment ses amis de la finance. Je suis convaincu que nous sommes tous sous l'influence d'une panique... Cela s'arrangera. Je vais envoyer un mot à l'hôtel afin de prévenir que je ne rentrerai pas. Je ne te laisserai point dans une telle angoisse. Nous nous aimons bien, et je t'ai toujours trouvée bonne, soutenons-nous mutuellement. Seulement ne faisons pas de sottises. Dans les catastrophes, vois-tu, il faut se défier du premier mouvement... C'est le bon... Ah ! je ne suis pas aussi sotte qu'au jour de mon mariage. Les idées très chevaleresques de la grande princesse m'ont obligée à m'instruire, afin d'être capable de prendre seule une détermination. Si je n'avais pas eu la force que je tiens de mon père, j'aurais aujourd'hui à ma charge toute la colonie Moldave... Mikaël et sa mère comptaient sur moi pour les soutenir dans leurs idées de restauration imbécile. J'ai tenu bon, et j'ai consulté un avocat. J'en prendrai un second s'il le faut. Tu t'es mariée au Brésil ; as-tu un contrat de mariage ?...

— Non, répondit Joséfa.

— Tu apportais cependant une grosse somme à mon père ?

— Sans doute. Il venait d'acheter un puits de pétrole, ma dot servit à l'exploitation.

— De sorte qu'elle tomba dans ce qu'en France on appelle la communauté.

— Qu'est ce que cela veut dire ?

— Que tu ne possède rien en propre, et que mon père reste le maître d'administrer sa fortune. En cas de malheur tu n'as le droit de rien revendiquer.

— Voilà qui est abominable ! s'écria Joséfa.

— Tâchons de mettre quelque chose en sûreté, fit Mercédès. Tu possèdes des diamants royaux, ne les laissons pas à la

disposition des hommes d'affaires... Qui sait s'il n'en viendra pas dans cette maison ?

— Tu as raison, Mercédès, tu es une bonne fille, tu penses pour moi qui n'ai plus ma tête...

Joséfa remit à Mercédès la clef d'un meuble dans lequel on enfermait les diamants. Les colliers suspendus sur des fonds de velours scintillaient dans le reflet des miroirs ; sur des coussins les bracelets, les broches, les peignes, les pendeloques confondaient leurs splendeurs. Cordelières, éventails, cols en dentelle de diamants, aigrettes brillaient sous la clarté de la lampe que tenait Mercédès. D'un mouvement rapide elle enleva ces merveilles, les jeta dans un petit châle hindou qu'elle noua, puis elle dit à sa mère :

— Il y en a bien là pour deux millions, c'est autant de sauvé.

Cette précaution prise, toutes deux reprirent leur place près du foyer, attendant le retour de Lambert et l'arrivée de Bonaventure.

Le jeune homme revint sans avoir trouvé le financier ; ni n'avait pu lui dire ce qu'était devenu Bozan de Breuil.

Vers minuit Bonaventure rentra.

Ni sa femme ni sa fille ne le reconnurent.

Cet homme fort, robuste, fleuri, s'était brusquement avachi, effondré ! Ses joues blêmes pendaient ; l'œil était éteint, la lèvre tremblante. Une bataille perdue venait de jeter à terre cet athlète. Il ne revenait point las, mais désespéré. Il trouvait un Waterloo après tant de victoires financières. Ce qu'il avait souffert durant quelques heures ne saurait se dire. Il lui avait suffi de la moitié d'une journée pour le faire descendre au fond de l'égoïsme des uns, de la sottise des autres, de l'ingratitude de tous. Pas une main ne s'était tendue vers lui à l'heure de la défaite.

Il s'avança vers les deux femmes, et leur tendit les bras :

— Je suis bien malheureux ! dit-il.

Il attendait, il demandait des consolations. Il avait besoin d'être plaint, de sentir serrées dans des mains moites et tièdes, ses mains qui s'étaient séchées et crispées au contact de l'or. Il voulait des baisers, des paroles affectueuses pour détendre son esprit soucieux et reposer son cœur.

— Je suis bien malheureux ! répéta-t-il.

Mais au lieu de ces paroles chaleureuses et tendres, renfermant une tendresse spontanée, ardente, il n'entendit que des questions brèves, tombant l'une sur l'autre comme des grêlons. Loin de consoler le père et le mari, on interrogeait le financier. Mercédès lui demandait des renseignements, et sa mère des comptes. On voulait savoir comment avait eu lieu cette dégringolade. Et lui les mains crispées dans sa chevelure léonine, suffoquant, hachait des mots brefs, et sentait s'agrandir autour de lui le gouffre dans lequel il roulait.

— C'est un coup terrible, voyez-vous, dit-il enfin, un coup préparé avec une habileté diabolique par ces misérables Juifs... Oh ! nous aurons beau faire, la race sémitique ne cessera jamais d'être ennemie de la nôtre. Leurs ancêtres volaient les vases d'or des Egyptiens, eux se partagent à la Bourse les dépouilles des chrétiens vaincus... J'ai tenté des efforts héroïques pour surmonter cette crise... J'ai jeté mon lest à la mer pour tenter de sauver le navire, et le navire coula sous mes pieds...

— Ainsi, nous voilà réduites à la misère.

— Ah ! s'écria Bozan de Breuil, s'il ne s'agissait que de cela !

— Quoi ! s'écria Joséfa, n'est-ce pas assez ?

— De l'argent ! répéta Bonaventure, de l'argent, j'en refaisais ? Mais les misérables qui m'ont acculé ne veulent pas seulement ma ruine. Ils savent bien qu'un homme de ma trempe fait jaillir de l'or en frappant les pavés du pied. Il leur faut ma chute morale, il leur faut mon déshonneur ! mon déshonneur, entendez vous !

— Qu'avez-vous donc fait ? demanda Joséfa.

Elle ne trouvait pas un mot de consolation, d'apaisement. Chacune de ces questions agrandissait la plaie saignante au cœur du malheureux. Elle se faisait déjà son juge, l'accusant, l'interrogeant, le condamnant avant de l'avoir entendu.

— Oh ! tenez ! dit-il, c'est par trop monstrueux !

Il n'ajouta rien, et frappa de ses poings crispés une table qu'il brisa. Un moment après, lentement, presque bas, comme s'il eût tenu à se rendre à lui-même compte de la vérité, il murmura d'une voix basse d'abord, mais qui peu à peu monta, à mesure que se précipitaient les mouvements de son cœur :

— Ils n'oseront pas aller jusque-là... Je n'ai rien à me reprocher... On peut dire que je suis audacieux en affaires, mais qui réussit sans cela ? Et j'ai eu Paris à mes pieds, j'y ai régné ! Tant de gens m'y doivent leur fortune, et ceux-là seront les premiers à me jeter la pierre de la lapidation... Qu'ai-je fait de plus que les autres ? Lance-t-on des spéculations sans exposer des capitaux ? Les actionnaires vont-ils me rendre responsable... Je puis bien être ruiné, mais je ne veux pas être déshonoré.

Il prononça ce mot avec une telle explosion de douleur que Mercédès tressaillit.

Bonaventure Bozan, l'ancien condisciple des Gualbert, avait raison dans le jugement qu'il portait sur lui-même. Jamais il n'avait commis un acte déloyal.

Hableur, vaniteux, oiseur jusqu'à l'imprévoyance, s'il livrait une partie difficile, il le faisait aussi bien à ses risques qu'à ceux d'autrui.

Ses défauts étaient de surface. Au fond de son esprit et de son âme il gardait plus de qualités sérieuses que les côtés vaniteux de son caractère ne pouvaient le faire prévoir. Capable d'une incroyable activité, doué d'un génie spécial, il pouvait tomber soudainement abattu, puis se relever avec une vigueur nouvelle. Caractère plein de contrastes heurtés, il était difficile de le juger d'une façon absolue. Jusqu'à cette heure tout lui avait réussi d'une façon si complète qu'on ne pouvait préjuger de l'impression que produisait une défaite.

Elle le laissa presque froid, tant qu'il s'agit seulement de la ruine, il ne retrouva son énergie qu'en songeant à l'honneur.

XI

LE BILAN DE L'HONNEUR.

La princesse Iona reçut le billet de Mercédès, et le lut sans y attacher une grande importance. Il arrivait souvent à celle-ci d'accompagner sa mère au théâtre ou au bal.

La seule chose qui surprit un peu la princesse Iona, ce fut cette attention de sa belle fille.

D'ordinaire Mercédès s'inquiétait assez peu d'être attendue.

Mikaël ayant accepté une invitation dînait en ville ; en quittant l'hôtel de son compatriote, il entra au cercle. L'heure était avancée, on jouait, mais il restait peu de monde dans les salons. En revanche on y parlait très haut et avec une animation singulière.

Au moment où Ysolani entra il crut entendre prononcer le nom de son beau-père d'un ton mal sonnante. Un des interlocuteurs de ce groupe de causeurs l'ayant aperçu, la conversation cessa subitement, et quand Mikaël s'approcha des hommes qui venaient de se taire d'une façon si soudaine, leur embarras à tous devint visible, puis, se serrant la main ils se séparèrent.

Mikaël crut lire une expression de sympathie et de pitié dans les regards du plus jeune des causeurs.

Il pouvait encore se tromper ; cependant il se sentit tout à coup mal à l'aise. Il étouffait. Avant de lire les journaux, il allait quitter le salon, quand un de ses compatriotes vint lui tendre la main :

— Mon pauvre ami ! dit-il.

Mikaël l'entraîna.

— Voyons, parle vite, que se passe-t-il ? On me regarde ce soir d'une façon singulière ; j'arrive, on se tait ; il y a un malheur dans l'air.

— Tu ignores donc ?...

— Ah ! tu vois bien ! il y a quelque chose de grave ! Je le pressentais. On a parlé de mon beau-père... mais tout était si vague que je n'ai pas osé questionner. . . Parle ! parle !

— Viens, dit le Moldave à Mikaël. Je te dirai ce que je sais ; tu apprendras le reste chez M. Bozan de Breuil.

Tous deux sortirent.

En quelques minutes le prince Ysolani fut au courant de ce qui venait de se passer dans la journée. Il apprit l'incroyable chute de la « Société Universelle, » due à une conspiration sémitique, la ruine de Bozan de Breuil, et les désastres qui venaient de bouleverser tant de situations brillantes.

— Accuse-t-on mon beau-père ? demanda le prince.

— Pas encore.

— Est-il possible de le sauver ?

— Grâce à un sacrifice d'argent, peut-être.

— Il sera fait, répondit Mikaël.

Le prince monta en voiture :

— Hôtel Bozan de Breuil, dit-il au cocher.

Il lui fallut peu de temps pour arriver. Une heure du matin venait de sonner ; les femmes s'étaient retirées, le financier veillait encore.

Le valet de chambre introduisit Mikaël.

Après l'échange de mots amers qui portèrent le comble au désespoir de Bonaventure, celui-ci quittant le salon où il laissait les deux femmes, regagna son appartement.

A peine venait-il de disparaître que Mercédès embrassant rapidement sa mère, saisit le châle dans lequel elle avait jeté pêle-mêle les diamants, et quittant une maison sur laquelle s'abattait le spectre de la misère, elle regagna son hôtel, ouvrit un coffrefort dissimulé sous une élégante enveloppe de bois de violette, et y enferma les pierreries. Puis prenant son petit trousseau de clefs, elle le cacha sous son traversin, appela sa femme de chambre et se mit au lit.

Bozan de Breuil ne songeait guère à reposer. Il ouvrit des registres et vérifia des comptes. La tête lui faisait mal ; il lui semblait que son cerveau allait éclater. Mais pareil au capitaine qui reste debout à son bord tant qu'une planche du navire flotte sous ses pieds il croyait de son devoir de soutenir la lutte, fût-elle sans victoire possible. Qui tombe les armes à la main peut être vaincu, il n'est pas déshonoré.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait il leva la tête.

Le prince s'avança vers lui avec une dignité triste.

— Donnez-moi la main, monsieur, lui dit-il, et voyons ce que nous pouvons faire pour le salut commun.

— Ah ! fit Bozan, vous ne me reniez pas, vous !

— Je suis le mari de votre fille ! Chacun de nous a son orgueil et sa noblesse. Vous ne voulez pas plus de tache à votre nom de financier que moi à mon blason. Nous serons courageux, parlons à cœur ouvert.

— Que vous me faites de bien ! s'écria Bozan de Breuil.

— Je n'ai sans doute pas été pour vous le gendre qui tient la place d'un fils. Nos habitudes sont différentes ; nos vies se meuvent dans des milieux divers ; je me suis efforcé de rendre Mercédès heureuse, sans y réussir toujours... Mais en la prenant pour femme, je deviens solidaire de ce qui advient dans une famille qui est la mienne. Il ne s'agit donc pas seulement de vos affaires, mais des nôtres.

— Hélas ! dit Bonaventure avec un geste découragé.

— Quand je demandai Mercédès en mariage, j'étais pauvre, d'un seul coup vous m'avez enrichi ; ce genre d'union si commun à Paris n'est peut-être pas pour ceux qui les contractent une garantie de bonheur. Mais croyez que si j'ai pu épouser une héritière afin de redorer ma couronne fermée, il me serait impossible de garder cette fortune le jour où elle vous devient indispensable.

Les yeux de Bozan de Breuil souriants sous les larmes se fixèrent sur le prince.

— Dix millions me sauveraient ! dit-il.

— Je n'en possède que huit, monsieur.

— On emprunterait un million sur l'hôtel.

— Puis ?

— Ma femme a pour deux millions de diamants. On en trouvera bien un tout de suite en les engageant.

— Ceux de Mercédès sont également à vous.

— Quand je vous le disais, dix millions ! Et ne croyez pas qu'ils soient perdus ! Grâce à cette somme je subviens aux difficultés pressantes ; je garde mon prestige aux yeux de tous. Les affaires lancées ne perdent rien de leur valeur ; avant un an je me libère envers vous, mais jamais, croyez-le, jamais je ne vous témoignerai assez la reconnaissance dont mon cœur est rempli.

— N'en parlons pas, monsieur, je vous en supplie, vous me laisseriez croire que vous avez douté de moi.

Bozan saisit tout à coup le poignet du prince.

— Mais, lui dit-il, savez-vous que vous n'êtes pas le maître d'exécuter ce que vous promettez ?

— Pourquoi ?

— Vous êtes marié sous le régime de la séparation de biens.

— Qu'importe !

— Pour emprunter sur l'hôtel, pour disposer des huit millions de sa dot il faut son consentement.

— Monsieur, fit le prince, il me semble que vous doutez de votre fille !

— Hélas ! je doute de tous maintenant, hors de vous !

— Ne perdons pas une minute, reprit Mikaël, je cours chez ma femme, nous causons... Elle me donnera demain sa signature et les diamants, et à l'heure de l'ouverture de la Bourse vous serez sauvé !

— Grand cœur ! grand cœur !

— Adieu ! je vous quitte pour m'occuper de vous.

Le financier garda la main de Mikaël dans la sienne.

Il hésitait, les mots qui lui venaient aux lèvres le brûlaient. Il n'osait pas formuler une pensée amère. Le prince attendait, anxieux, redoutant ce qu'il allait dire.

— Vous savez, les femmes sont étranges... La vôtre est une enfant... mal élevée par sa mère... Elle n'est pas méchante, oh ! non ! mais fantasque, aimant son luxe, tenant à ses habitudes... Les Brésiliennes ne ressemblent pas aux femmes d'Europe... Si Mercédès témoignait des craintes ; si vous ne la trouviez point dans les mêmes dispositions que vous... Je vous en prie, pas d'éclat, pas de violence...

— Assez ! assez, je vous en prie.

— Je l'aimerai quand même...

— Si ce que vous redoutez arrivait...

— Eh bien ?

— Je la quitterais.

— Vous !

— Afin qu'on ne me crût pas complice d'une infamie.

— Non ! non ! dans aucune occurrence, ne faites cela !

— Je comprends assez la défense de votre honneur, monsieur, pour rester juge de mien.

Le prince Mikaël sortit sans rien ajouter.

Bozan de Breuil se jeta sur son lit.

Sans garder pleine confiance dans la tentative de son gendre, il se disait que le salut pouvait venir de ce côté.

Un rayon brillait dans la nuit qui brusquement s'était faite devant ses yeux. Certes il pensait que Mikaël était un grand cœur. Jusqu'à ce moment leurs relations avaient manqué d'intimité... Rien dans leurs vies ne s'était fondu. La faute en devait être surtout imputé à Mercédès qui ne tenta pas de les rapprocher. Ayant trouvé l'émancipation dans le mariage, elle laissa presque toujours seule la princesse Iona, courut les fêtes avec sa mère quand son mari ne pouvait l'accompagner, et redoutant peut-être que Mikaël se plaignît à Bozan de Breuil, elle sépara le plus qu'elle put le gendre du beau-père. Du reste, qu'aurait dit Mikaël au père de Mercédès ? Allait-il se plaindre de sa femme ? Irriterait-il Bonaventure contre Mercédès ? Ne valait-il pas mieux souffrir en silence ? Aussi bien il n'existait nul remède possible avec une femme du caractère de Mercédès. Il alla donc aussi peu chez le financier que le lui permettaient les convenances, mais à l'heure où le malheur l'atteignait, il crut de son strict devoir de courir à lui, et de lui tendre la main.

Combien Bozan appréciait cette grandeur si simple, cette bonté franche. Elle lui fit tant de bien qu'il s'endormit vers trois heures, oubliant pour un moment ses préoccupations et ses douleurs.

Mikaël Ypsolanie était rentré chez lui.

Il hésita un moment avant de se présenter chez sa femme.

Ne la trouverait-il pas le lendemain ?

A cette heure elle ne pouvait rien faire, rien signer.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{IE}, Editeurs,

Boîte 1986, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal.